

l'oisiveté seroit à craindre dans un gouvernement tel que le nôtre ; il amuse ceux qui, n'étant redoutables que par l'ennui qu'ils traînent avec eux, ne savent à quoi dépenser leur vie.

Lysis apprendra la musique, parce que, destiné à remplir les premières places de la république, il doit se mettre en état de donner son avis sur les pièces que l'on présente au concours, soit au théâtre, soit aux combats de musique. Il connoitra toutes les espèces d'harmonie, et n'accordera son estime qu'à celles qui pourront influer sur ses mœurs<sup>1</sup>. Car malgré sa dépravation, la musique peut nous donner encore quelques leçons utiles<sup>2</sup>. Ces procédés pénibles, ces chants de difficile exécution, qu'on se contentoit d'admirer autrefois dans nos spectacles, et dans lesquels on exerce si laborieusement aujourd'hui les enfans<sup>3</sup>, ne fatigueront jamais mon élève. Je mettrai quelques instrumens entre ses mains, à condition qu'il ne s'y rendra jamais aussi habile que les maîtres de l'art. Je veux qu'une musique choisie remplisse agréablement ses loisirs, s'il en a; le délasse de ses travaux, au lieu de les augmenter, et modère ses passions, s'il est trop sensible<sup>4</sup>. Je veux enfin qu'il ait toujours cette maxime devant les yeux : que la musique nous appelle au plaisir, la philosophie à la vertu;

<sup>1</sup> Aristot. de rep. l. 8. c. 7. t. 2. p. 458.

<sup>2</sup> Id. ibid. c. 6. p. 456.

<sup>3</sup> Id. ibid. p. 457.

<sup>4</sup> Id. ibid. c. 7. c. 458.

mais que c'est par le plaisir et par la vertu que la nature nous invite au bonheur<sup>1</sup>.

## CHAPITRE XXVIII.

### *Suite des mœurs des Athéniens.*

J'ai dit plus haut\* qu'en certaines heures de la journée, les Athéniens s'assembloient dans la place publique, ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendois souvent, soit pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractère de ce peuple.

J'y rencontrais un jour un des principaux de la ville qui se promenoit à grands pas. Sa vanité ne pouvoit être égalée que par sa haine contre la démocratie; de tous les vers d'Homère il n'avoit retenu que cette sentence : Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs<sup>2</sup>.

Il venoit de recevoir une légère insulte : Non, disoit-il en fureur ; il faut que cet homme ou moi abandonnions la ville ; car aussi bien n'y a-t-il plus moyen d'y tenir : si je siège à quelque tribunal, j'y suis accablé par la foule des plaideurs, ou par les cris des avocats. A l'assemblée générale, un homme de néant, sale et mal vêtu, a l'insolence de se placer auprès de moi<sup>3</sup>. Nos orateurs sont vendus à ce peu-

<sup>1</sup> Aristot. de rep. l. 8. c. 5. t. 2. p. 454.

\* Voyez le chap. XX de cet ouvrage.

<sup>2</sup> Homer. iliad. l. 2. v. 204.

<sup>3</sup> Theophr. charact. c. 26.

ple, qui tous les jours met à la tête de ses affaires, des gens que je ne voudrois pas mettre à la tête des miennes <sup>1</sup>. Dernièrement il étoit question d'élire un général; je me lève; je parle des emplois que j'ai remplis à l'armée; je montre mes blessures, et l'on choisit un homme sans expérience et sans talens <sup>2</sup>. C'est Thésée qui, en établissant l'égalité, est l'auteur de tous ces maux. Homère avoit bien plus de raison: rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs. En disant cela, il repousoit fièrement ceux qu'il trouvoit sur ses pas, refusoit le salut presque à tout le monde; et s'il permettoit à quelqu'un de ses cliens de l'aborder, c'étoit pour lui rappeler hautement les services qu'il lui avoit rendus <sup>3</sup>.

Dans ce moment, un de ses amis s'approcha de lui: Eh bien, s'écria-t-il, dira-t-on encore que je suis un esprit chagrin, que j'ai de l'humeur? Je viens de gagner mon procès, tout d'une voix à la vérité; mais mon avocat n'avoit-il pas oublié dans son plaidoyer les meilleurs moyens de ma cause? Ma femme accoucha hier d'un fils, et l'on m'en félicite, comme si cette augmentation de famille n'apportoit pas une diminution réelle dans mon bien. Un de mes amis, après les plus tendres sollicitations, consent à me céder le meilleur de ses

<sup>1</sup> Isocr. de pac. t. 1. p. 388.

<sup>2</sup> Xenoph. memorab.

<sup>3</sup> I. 3. p. 76r.

<sup>3</sup> Theophr. ibid. c. 24.

esclaves. Je m'en rapporte à son estimation. Savez-vous ce qu'il fait? Il me le donne à un prix fort au-dessous de la mienne. Sans doute cet esclave a quelque vice caché <sup>1</sup>. Je ne sais quel poison secret se mêle toujours à mon bonheur.

Je laissai cet homme déplorer ses infortunes, et je parcourus les différens cercles que je voyois autour de la place. Ils étoient composés de gens de tout âge et de tout état. Dès tentes les garantissoient des ardeurs du soleil.

Je m'assis auprès d'un riche Athénien, nommé Philandre. Son parasite Criton cherchoit à l'intéresser par des flatteries outrées, à l'égarer par des traits de méchanceté. Il imposoit silence, il applaudissoit avec transport quand Philandre parloit, et mettoit un pan de sa robe sur sa bouche pour ne pas éclater, quand il échappoit à Philandre quelque fade plaisanterie. Voyez, lui disoit-il, comme tout le monde a les yeux fixés sur vous: hier dans le portique, on ne tarissoit point sur vos louanges; il fut question du plus honnête homme de la ville; nous étions plus de trente, tous les suffrages se réunirent en votre faveur <sup>2</sup>. Cet homme, dit alors Philandre, que je vois là-bas, vêtu d'une robe si brillante, et suivi de trois esclaves, n'est-ce pas Apollodore, fis de Pasion, ce riche banquier? C'est lui même, répondit

<sup>1</sup> Theophr. charact. c. 17.

<sup>2</sup> Id. ibid. c. 2.

le parasite. Son faste est révoltant, et il ne se souvient plus que son père avoit été esclave<sup>1</sup>. Et cet autre, reprit Philandre, qui marche après lui la tête levée? Son père s'appeloit d'abord Sosie, répondit Criton, et comme il avoit été à l'armée, il se fit nommer Sosistrate<sup>2</sup> \*. Il fut ensuite inscrit au nombre des citoyens. Sa mère est de Thrace, et sans doute d'une illustre origine; car les femmes qui viennent de ce pays éloigné, ont autant de prétentions à la naissance, que de facilité dans les mœurs. Le fils est un fripon, moins cependant qu'Hermogène, Corax et Thersite, qui causent ensemble à quatre pas de nous. Le premier est si avare, que même en hiver sa femme ne peut se baigner qu'à l'eau froide<sup>3</sup>; le second si variable, qu'il représente vingt hommes dans un même jour; le troisième si vain, qu'il n'a jamais eu de complice dans les louanges qu'il se donne, ni de rival dans l'amour qu'il a pour lui même.

Pendant que je me tournois pour voir une partie de dés, un homme vint à moi, d'un air empressé: Savez-vous la nouvelle, me dit-il? Non, répondis-je. -- Quoi, vous l'ignorez? Je suis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicératès, qui arrive de Macédoine.

<sup>1</sup> Demosth. pro Phorm. esclave; Sosistrate, celui p. 965. d'un homme libre. *Sracia*

<sup>2</sup> Theophr. charact. c. signifie armée.

<sup>3</sup> Theophr. charact. c. 28.

\* Sosie est le nom d'un

Le roi Philippe a été battu par les Illyriens; il est prisonnier, il est mort. -- Comment! est-il possible? -- Rien n'est si certain. Je viens de rencontrer deux de nos Archontes; j'ai vu la joie peinte sur leurs visages. Cependant n'en dites rien, et sur-tout ne me citez pas. Il me quitte aussitôt pour communiquer ce secret à tout le monde<sup>1</sup>.

Cet homme passe sa vie à forger des nouvelles, me dit alors un gros Athénien qui étoit assis auprès de moi. Il ne s'occupe que de choses qui ne le touchent point. Pour moi, mon intérieur me suffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup; et il me fit l'éloge de sa femme<sup>2</sup>. Hier, je ne pus pas souper avec elle; j'étois prié chez un de mes amis; et il me fit la description du repas. Je me retirai chez moi assez content. Mais j'ai fait cette nuit un rêve qui m'inquiète; et il me raconta son rêve: ensuite il me dit pesamment, que la ville fourmilloit d'étrangers; que les hommes d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'autrefois; que les denrées étoient à bas prix; qu'on pourroit espérer une bonne récolte, s'il venoit à pleuvoir. Après m'avoir demandé le quantième du mois<sup>3</sup>, il se leva pour aller souper avec sa femme.

Eh quoi! me dit un Athénien qui survint tout-à-coup, et que je cherchois depuis long-

<sup>1</sup> Theophr. ibid. c. 8.

<sup>2</sup> Id. ibid.

<sup>3</sup> Id. ibid. c. 3.

temps, vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux personnage ! Que ne faisiez-vous comme Aristote ? Un grand parleur s'empara de lui, et le fatiguoit par des récits étranges. Eh bien, lui disoit-il, n'êtes-vous pas étonné ? Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des pieds pour vous échapper <sup>1</sup>. Je lui dis alors que j'avois une affaire à lui communiquer, et je voulus la lui expliquer. Mais lui, de m'arrêter à chaque mot. Oui, je sais de quoi il s'agit ; je pourrois vous le raconter au long ; continuez, n'omettez aucune circonstance ; fort bien ; vous y êtes ; c'est cela même. Voyez combien il étoit nécessaire d'en conférer ensemble. A la fin, je l'avertis qu'il ne cessoit de m'interrompre : Je le sais, répondit-il ; mais j'ai un extrême besoin de parler. Cependant je ne ressemble point à l'homme qui vient de vous quitter. Il parle sans réflexion, et je crois être à l'abri de ce reproche ; témoin le discours que je fis dernièrement à l'assemblée : vous n'y étiez pas ; je vais vous le réciter. A ces mots, je voulus profiter du conseil d'Aristote. Mais il me suivit toujours parlant, toujours déclamant <sup>2</sup>.

Je me jetai au milieu d'un groupe formé autour d'un devin qui se plaignoit de l'incrédulité des Athéniens. Il s'écrioit : Lorsque

<sup>1</sup> Plut. de garrul. t. 2. p. 503.

<sup>2</sup> Theophr. charact. c. 7.

dans l'assemblée générale je parle des choses divines, et que je vous dévoile l'avenir, vous vous moquez de moi comme d'un fou ; cependant l'événement a toujours justifié mes prédictions. Mais vous portez envie à ceux qui ont des lumières supérieures aux vôtres <sup>1</sup>.

Il alloit continuer, lorsque nous vîmes paroître Diogène. Il arrivoit de Lacédémone. „ D'où venez-vous, lui demanda quelqu'un ? „ De l'appartement des hommes à celui des „ femmes, répondit-il <sup>2</sup>. Y avoit-il beaucoup „ de monde aux jeux olympiques, lui dit un „ autre ? — Beaucoup de spectateurs et peu „ d'hommes <sup>3</sup>. „ Ces réponses furent applaudies ; et à l'instant il se vit entouré d'une foule d'Athéniens qui cherchoient à tirer de lui quelque répartie. „ Pourquoi, lui disoit celui-ci, „ mangez-vous dans le marché ? — C'est que „ j'ai faim dans le marché <sup>4</sup>. Un autre lui fit „ cette question : Comment puis-je me venger „ de mon ennemi ? — En devenant plus ver- „ tueux <sup>5</sup>. Diogène, lui dit un troisième, on „ vous donne bien des ridicules. — Mais je ne „ les reçois pas <sup>6</sup>. „ Un étranger, né à Mynde, voulut savoir comment il avoit trouvé cette ville : „ J'ai conseillé aux habitans, répondit- „ il, d'en fermer les portes, de peur qu'elle

<sup>1</sup> Plat. in Eutyphr. t.

I. p. 3.

<sup>2</sup> Diog. Laert. l. 6. §. 59.

<sup>3</sup> Id. ibid. §. 60.

<sup>4</sup> Id. ibid. §. 58.

<sup>5</sup> Plut. de aud. poet. t.

2. p. 21.

<sup>6</sup> Diog. Laert. l. 6. §. 54

„ne s'enfuit <sup>1</sup>." C'est qu'en effet cette ville qui est très petite, a de très grandes portes. Le parasite Criton étant monté sur une chaise, lui demanda pourquoi on l'appeloit chien: -- „Parce que je caresse ceux qui me donnent de quoi vivre, que j'aboie contre ceux dont j'essuie des refus, et que je mords les méchans <sup>2</sup>. Et quel est, reprit le parasite, l'animal, mal le plus dangereux? -- Parmi les animaux sauvages, le calomniateur; parmi les domestiques, le flatteur <sup>3</sup>."

A ces mots, les assistans firent des éclats de rire; le parasite disparut, et les attaques continuèrent avec plus de chaleur. „Diogène, d'où êtes-vous, lui dit quelqu'un? Je suis citoyen de l'univers, répondit-il <sup>4</sup>. Eh non, reprit un autre, il est de Sinope; les habitans l'ont condamné à sortir de leur ville. -- Et moi, je les ai condamnés à y rester <sup>5</sup>." Un jeune homme, d'une jolie figure, s'étant avancé, se servit d'une expression dont l'indécence fit rougir un de ses amis de même âge que lui. Diogène dit au second: „Courage, mon enfant, voilà les couleurs de la vertu <sup>6</sup>." Et s'adressant au premier: „N'avez-vous pas de honte, lui dit-il, de tirer une lame de plomb d'un fourreau d'ivoire <sup>7</sup>?" Le jeune homme en fureur lui ayant appliqué un soufflet: „Eh bien! reprit-

<sup>1</sup> Diog. Laert. l. 6. §. 57.

<sup>2</sup> Id. ibid. §. 60.

<sup>3</sup> Id. ibid. §. 51.

<sup>4</sup> Id. ibid. §. 63.

<sup>5</sup> Id. ibid. §. 49.

<sup>6</sup> Diog. Laert. l. 6. §. 54.

<sup>7</sup> Id. ibid. §. 65.

„il sans s'émouvoir, vous m'apprenez une chose; c'est que j'ai besoin d'un casque <sup>1</sup>. Quel fruit, lui demanda-t-on tout de suite, avez-vous retiré de votre philosophie? -- Vous le voyez, d'être préparé à tous les événemens <sup>2</sup>."

Dans ce moment, Diogène, sans vouloir quitter sa place, recevoit, sur sa tête, de l'eau qui tomboit du haut d'une maison: comme quelques-uns des assistans paroisoient le plaindre, Platon qui passoit par hasard leur dit: „Voulez-vous que votre pitié lui soit utile? faites semblant de ne le pas voir <sup>3</sup>."

Je trouvai un jour, au portique de Jupiter, quelques Athéniens qui agitoient des questions de philosophie. Non, disoit tristement un vieux disciple d'Héraclite, je ne puis contempler la nature sans un secret effroi. Les êtres insensibles ne sont que dans un état de guerre ou de ruine; ceux qui vivent dans les airs, dans les eaux et sur la terre, n'ont reçu la force ou la ruse, que pour se poursuivre et se détruire. J'égorge et je dévore moi-même l'animal que j'ai nourri de mes mains, en attendant que de vils insectes me dévorent à leur tour.

Je repose ma vue sur des tableaux plus rians, dit un jeune partisan de Démocrite. Le flux et le reflux des générations ne m'afflige pas plus que la succession périodique des flots de la mer ou des feuilles des arbres <sup>4</sup>. Qu'importe que

<sup>1</sup> Id. ibid. §. 41.

<sup>2</sup> Id. ibid. §. 63.

<sup>3</sup> Id. ibid. §. 41.

<sup>4</sup> Mimner. ap. Stob. serm. 96. p. 528. Simonid. ap. eumd. p. 530.

tels individus paroissent ou disparaissent? La terre est une scène qui change à tous momens de décoration. Ne se couvre-t-elle pas tous les ans de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits? Les atômes dont je suis composé, après s'être séparés, se réuniront un jour, et je revivrai sous une autre forme<sup>1</sup>.

Hélas! dit un troisième, le degré d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse dont nous sommes affectés, n'influe que trop sur nos jugemens<sup>2</sup>. Malade, je ne vois dans la nature qu'un système de destruction; en santé, qu'un système de reproduction.

Elle est l'un et l'autre, répondit un quatrième. Quand l'univers sortit du chaos, les êtres intelligens dûrent se flatter que la sagesse suprême daigneroit leur dévoiler le motif de leur existence; mais elle renferma son secret dans son sein, et adressant la parole aux causes secondes, elle ne prononça que ces deux mots: Détruisez, reproduisez<sup>3</sup>. Ces mots ont fixé pour jamais la destinée du monde.

Je ne sais pas, reprit le premier, si c'est pour se jouer, ou pour un dessein sérieux, que les dieux nous ont formés<sup>4</sup>; mais je sais que le plus grand des malheurs est de naître; le plus grand des bonheurs, de mourir<sup>5</sup>. La

<sup>1</sup> Plin. hist. nat. l. 7. c.

55. t. 1. p. 411. Bruck.

hist. philos. t. 1. p. 1195.

<sup>2</sup> Aristot. de rhét. l. 1.

c. 2. t. 2. p. 515.

<sup>3</sup> Æsop. ap. Stob. serm.

103. p. 564.

<sup>4</sup> Plat. de leg. l. 1. t. 2.

p. 644.

<sup>5</sup> Sophocl. in Œdip.

vie, disoit Pindare, n'est que le rêve d'une ombre<sup>1</sup>; image sublime, et qui d'un seul trait peint tout le néant de l'homme. La vie, disoit Socrate, ne doit être que la méditation de la mort<sup>2</sup>; paradoxe étrange, de supposer qu'on nous oblige de vivre, pour nous apprendre à mourir.

L'homme naît, vit et meurt dans un même instant; et dans cet instant si fugitif, quelle complication de souffrances! Son entrée dans la vie s'annonce par des cris et par des pleurs; dans l'enfance et dans l'adolescence, des maîtres qui le tyrannissent, des devoirs qui l'accablent<sup>3</sup>; vient ensuite une succession effrayante de travaux pénibles, de soins dévorans, de chagrins amers, de combats de toute espèce; et tout cela se termine par une vieillesse qui le fait mépriser, et un tombeau qui le fait oublier.

Vous n'avez qu'à l'étudier. Ses vertus ne sont que l'échange de ses vices; il ne se soustrait à l'un que pour obéir à l'autre<sup>4</sup>. S'il néglige son expérience, c'est un enfant qui commence tous les jours à naître; s'il la consulte, c'est un vieillard qui se plaint d'avoir trop vécu.

Colon. v. 1289. Bacchyl. et

alii ap. Stob. serm. 96. p.

530 et 531. Cicer. tuscul.

l. 1. c. 48. t. 2. p. 273.

<sup>1</sup> Pind. pythic. 8. v.

136.

<sup>2</sup> Plat. in Phædon. t. 1.

p. 64 et 67. Id. ap. Clem.

Alex. stromat. l. 5. p. 686.

<sup>3</sup> Sophocl. in Œdip. Co-

lon. v. 1290, etc. Axioch.

ap. Plat. t. 3. p. 366. Té-

les. ap. Stob. p. 535.

<sup>4</sup> Plat. in Phædon. t. 1.

p. 69.

309. Enim ab Argæ. 304

Il avoit par dessus les animaux deux insignes avantages , la prévoyance et l'espérance. Qu'a fait la nature ? Elle les a cruellement empoisonnés par la crainte.

Quel vide dans tout ce qu'il fait ! que de variétés et d'inconséquences dans ses penchans et dans ses projets ! je vous le demande : Qu'est-ce que l'homme ?

Je vais vous le dire , répondit un jeune étourdi qui entra dans ce moment. Il tira de dessous sa robe une petite figure de bois ou de carton , dont les membres obéissoient à des fils qu'il tendoit et relâchoit à son gré <sup>1</sup>. Ces fils, dit-il, sont les passions qui nous entraînent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre <sup>2</sup> : voilà tout ce que j'en sais ; et il sortit.

Notre vie , disoit un disciple de Platon , est tout-à-la-fois une comédie et une tragédie ; sous le premier aspect , elle ne pouvoit avoir d'autre nœud que notre folie ; sous le second , d'autre dénouement que la mort ; et comme elle participe de la nature de ces deux drames , elle est mêlée de plaisirs et de douleurs <sup>3</sup>.

La conversation varioit sans cesse. L'un nioit l'existence du mouvement ; l'autre , celle des objets qui nous entourent. Tout au dehors de nous , disoit-on , n'est que prestige et men-

<sup>1</sup> Herodot. l. 2. c. 48.  
Lib. de mund. ap. Aristot.  
c. 6. l. 1. p. 611. Lucian.  
de Deâ Syr. c. 16. t. 3. p.  
463. Apul. de mund. etc.

<sup>2</sup> Plat. de leg. lib. 1. t.  
2. p. 644.

<sup>3</sup> Plat. in Phileb. t. 2.  
p. 50.

songe ; au dedans , qu'erreur et illusion. Nos sens , nos passions , notre raison nous égarent ; des sciences , ou plutôt de vaines opinions , nous arrachent au repos de l'ignorance , pour nous livrer au tourment de l'incertitude ; et les plaisirs de l'esprit ont des retours mille fois plus amers que ceux des sens.

J'osai prendre la parole. Les hommes , dis-je , s'éclairent de plus en plus. N'est-il pas à présumer qu'après avoir épuisé toutes les erreurs , ils découvriront enfin le secret de ces mystères qui les tourmentent ? Et savez-vous ce qui arrive , me répondit-on ? Quand ce secret est sur le point d'être enlevé , la nature est tout-à-coup attaquée d'une épouvantable maladie <sup>1</sup>. Un déluge , un incendie détruit les nations avec les monumens de leur intelligence et de leur vanité. Ces fléaux terribles ont souvent bouleversé notre globe ; le flambeau des sciences s'est plus d'une fois éteint et ralumé. A chaque révolution , quelques individus épargnés par hasard , renouent le fil des générations : et voilà une nouvelle race de malheureux , laborieusement occupée , pendant une longue suite de siècles , à se former en société , à se donner des lois , à inventer les arts et à perfectionner ses connoissances <sup>2</sup> , jusqu'à

<sup>1</sup> Plat. in Tim. t. 3. p. Clem. Alex. l. 5. p. 711.  
<sup>2</sup> Aristot. meteor. l. 2. c. Not. Potter. ibid.  
14. t. 1. p. 548. Polyb. l. 2. Aristot. metaph. l. 14.  
6. p. 453. Heradit. ap. c. 8. t. 2. p. 1002.

ce qu'une autre catastrophe l'engloutisse dans l'abyme de l'oubli.

Il n'étoit pas en mon pouvoir de soutenir plus long-temps une conversation si étrange et si nouvelle pour moi. Je sortis avec précipitation du portique ; et sans savoir où porter mes pas, je me rendis sur les bords de l'Ilissus. Les pensées les plus tristes, les sentimens les plus douloureux agitoient mon ame avec violence. C'étoit donc pour acquérir des lumières si odieuses que j'avois quitté mon pays et mes parens ! Tous les efforts de l'esprit humain ne servent donc qu'à montrer que nous sommes les plus misérables des êtres ! Mais d'où vient qu'ils existent, d'où vient qu'ils périssent ces êtres ? Que signifient ces changemens périodiques qu'on amène éternellement sur le théâtre du monde ? A qui destine-t-on un spectacle si terrible ? est-ce aux Dieux qui n'en ont aucun besoin ? est-ce aux hommes qui en sont les victimes ? et moi-même sur ce théâtre, pourquoi m'a-t-on forcé de prendre un rôle ? Pourquoi me tirer du néant sans mon aveu, et me rendre malheureux sans me demander si je consentois à l'être ? J'interroge les cieus, la terre, l'univers entier. Que pourroient-ils répondre ? ils exécutent en silence des ordres dont ils ignorent les motifs. J'interroge les sages. Les cruels ! ils m'ont répondu. Ils m'ont appris à me connoître, ils m'ont dépouillé de tous les droits que j'avois à mon estime ; et déjà je suis injuste envers les

dieux, et bientôt peut-être je serai barbare envers les hommes.

Jusqu'à quel point d'activité et d'exaltation se porte une imagination fortement ébranlée ! D'un coup-d'œil, j'avois parcouru toutes les conséquences de ces fatales opinions. Les moindres apparences étoient devenues pour moi des réalités ; les moindres craintes, des supplices. Mes idées, semblables à des fantômes effrayans, se pousoient et se repousoient dans mon esprit, comme les flots d'une mer agitée par une horrible tempête.

Au milieu de cet orage, je m'étois jeté, sans m'en apercevoir, au pied d'un platane, sous lequel Socrate venoit quelquefois s'entretenir avec ses disciples <sup>1</sup>. Le souvenir de cet homme si sage et si heureux, ne servit qu'à augmenter mon délire. Je l'invoquois à haute voix ; j'arrosais de mes pleurs le lieu où il s'étoit assis, lorsque j'aperçus au loin Phocus, fils de Phocion, Ctésippe, fils de Chabrias <sup>2</sup>, accompagnés de quelques jeunes gens avec qui j'avois des liaisons. Je n'eus que le temps de reprendre l'usage de mes sens ; ils s'approchèrent, et me forcèrent de les suivre.

Nous allâmes à la place publique ; on nous montra des épiigrammes et des chansons contre ceux qui étoient à la tête des affaires <sup>3</sup>, et

<sup>1</sup> Plat. in Phæd. t. 3. p. 744 et 750.  
<sup>2</sup> Id. in Pericl. t. I. p. 229.  
<sup>3</sup> Plut. in Phoc. t. I. p. 170.



l'on décida que le meilleur des gouvernemens étoit celui de Lacédémone<sup>1</sup>. Nous nous rendîmes au théâtre ; on y jouoit des pièces nouvelles que nous sifflâmes<sup>2</sup>, et qui réussirent. Nous montâmes à cheval. Au retour, après nous être baignés, nous soupâmes avec des chanteuses et des joueuses de flûte<sup>3</sup>. J'oubliai le portique, le platane et Socrate ; je m'abandonnai sans réserve au plaisir et à la licence. Nous passâmes une partie de la nuit à boire, et l'autre moitié à courir les rues pour insulter les passans<sup>4</sup>.

A mon réveil, la paix régnoit dans mon ame, et je reconnus aisément le principe des terreurs qui m'avoient agité la veille. N'étant pas encore aguerri contre les incertitudes du savoir, ma peur avoit été celle d'un enfant qui se trouve pour la première fois dans les ténèbres. Je résolus dès ce moment, de fixer mes idées à l'égard des opinions qu'on avoit traitées dans le portique, de fréquenter la bibliothèque d'un Athénien de mes amis, et de profiter de cette occasion pour connoître en détail les différentes branches de la littérature grecque.

<sup>1</sup> Aristot. de rep. l. 4. c. 1. t. 1. p. 363.

<sup>2</sup> Demosth. de fals. legat. p. 346.

<sup>3</sup> Plat. in Protag. t. 1. p. 347.

<sup>4</sup> Demosth. in Conon. p. 1110.

## CHAPITRE XXIX.

### *Bibliothèque d'un Athénien. Classe de Philosophie.*

Pisistrate s'étoit fait, il y a deux siècles, une bibliothèque qu'il avoit rendue publique, et qui fut ensuite enlevée par Xerxès, et transportée en Perse<sup>1</sup>. De mon temps plusieurs Athéniens avoient des collections de livres. La plus considérable appartenoit à Euclide. Il l'avoit reçue de ses pères<sup>2</sup> ; il méritoit de la posséder, puisqu'il en connoissoit le prix.

En y entrant, je frissonnai d'étonnement et de plaisir. Je me trouvois au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Ils vivoient, ils respiroient dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur silence même augmentoit mon respect. L'assemblée de tous les souverains de la terre m'eût paru moins imposante. Quelques momens après je m'écriai : Hélas ! que de connoissances refusées aux Scythes ! Dans la suite, j'ai dit plus d'une fois : Que de connoissances inutiles aux hommes !

Je ne parlerai point ici de toutes les matières sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre et de mouton<sup>3</sup>, les différentes es-

<sup>1</sup> Aul. Gell. l. 6. c. 17.

<sup>2</sup> Athen. l. 1. c. 2. p. 3.

Casaub. ibid. p. 6.

<sup>3</sup> Herodot. l. 5. c. 59.